

tice, tout ce qui serait bégaiement en littérature. C'est pourquoi elle compte des signatures aussi importantes que celles de Sanin Cano, Maximiliano Grillo, Guillermo Valencia, Acosta, Flores, etc., sans compter un groupe choisi de collaborateurs des autres républiques sud-américaines. Cette publication atteste un milieu intellectuel, et fait honneur aux lettres du continent.

EUGENIO DIAZ ROMERO.

LETTRES TCHÈQUES

Mozart à Prague (*Narodni Listy*). — Le soixantième anniversaire du poète Svatoopluk Cech. — Milos Jiranek : *Josef Manes*, édition de la société Manes (Prague). — Volne Smery et Dilo. — Jakub Deml : *Slovo k otcenasi F. Bilka*, édition de *Novy Zivot* (Novy-Jicin).

Parmi les nombreuses publications que le 150^e anniversaire de la naissance de Mozart a fait naître dans la capitale de la Bohême, je n'en sais point qui ait mieux résumé les faits qu'un charmant feuillet des *Narodni Listy*, dû à la plume consciencieuse et élégante de M^{lle} Katynka Emingerova. Impossible de donner plus simplement une physionomie mieux exacte de Prague au temps des séjours de Mozart. Il en fit en tous cas quatre et la vieille ville s'enorgueillit grandement de cette courte phrase d'une lettre du maître : « C'est pour Prague que j'ai composé *Don Juan*. » Et c'est évidemment un titre de gloire d'une autre importance que ceux que lui donneraient par exemple le fait qu'en l'année scolaire 1691-92 le prince François Rákoczi II (dont M. Emile Horn vient d'écrire une histoire, par quelques pages relatives à la Bohême, mais dont les noms tchèques sont aussi soigneusement germanisés que magyarisés les noms allemands de Hongrie) y ait perdu son pucelage, ou encore que plus récemment l'installation du gaz y ait ruiné Henri Heine ! A la date du 12 janvier 1787, l'*Oberamtszeitung* annonce que « hier est arrivé notre grand aimé artiste musicien, M. Mozart de Vienne ». Il est l'hôte du comte Jean Thun, qui lui donne fête sur fête. Il est piquant de surprendre une fois de plus ici l'incapacité reconnue du caractère tchèque à s'accommoder de la plaisanterie et de la raillerie ! M^{lle} Emingerova s'extasie en toute bonne foi de la modestie du compositeur lorsqu'elle cite des lignes de l'ironie de celle-ci (Lettre à Jacquin de Vienne, à qui Mozart raconte ses premières impressions) :

Tout de suite après le dîner, M. le Comte nous a divertis avec de la musique exécutée par ses propres gens. De ce réel divertissement je me puis divertir chaque jour. A 6 heures du soir je suis allé avec le Baron Canal au bal chez le Baron Brettfeld, où se trouvait l'élite des beautés pragoises.... J'ai regardé avec plaisir comme ces bonnes gens se sont tremoussés sur la musique de mon *Figaro* mise en contre-danses et allemandes. Ici on ne parle de rien d'autre que de *Figaro* ; on ne joue rien d'autre, on ne siffle,

ne chante, ne piaule que *Figaro* ; on ne va à nul autre opéra. Sempiternellement rien que *Figaro* ! Certainement un grand honneur pour moi !

Il n'y a rien de changé à Prague que les noms depuis Mozart ! L'hiver où le *Théâtre National* monta le chef-d'œuvre de demi-caractère de Tchakowski, c'était à qui, parmi la jeunesse dorée, danserait ou patinerait sur la valse d'*Onieguine*. Mais pour ce qui est de soutenir des œuvres authentiquement, foncièrement russes, comme *la Fiancée du Csar* ou *Sniegourotchka* de Rimskij Korsakof, ou *le Prince Igor* ou *Donbrowsky*, il n'en est plus question ! On les laisse scandaleusement tomber sur une demi-douzaine de représentations. Les Tchèques sont des Slaves qui se sont reconquis, mais n'ont pas encore récupéré le sentiment total de l'art slave. Du moins la classe cultivée.

A la fin d'août 1787, nouvelle arrivée de Mozart à Prague. Il vient achever, monter et représenter *Don Juan*, que le directeur du théâtre des Etats, Bondini, lui a commandé. Honoraires : 100 ducats. De plus le maestro et sa femme seront défrayés de leur séjour tant que dureront les études sur la scène. Mozart logea dans la maison « aux Trois Lionceaux » et vers l'automne à la Bertramka, agréable maison de campagne enfouie à mi-côte d'un vallon des environs avec une jolie échappée sur Prague. Alors il s'attardait jusqu'à l'aube dans les auberges de la ville et rentrait par le grand pont pour éviter certain bac entre les fles. Il frappait à une vitre du café Steinitz à la rue du pont et se faisait servir du café noir par le tenancier, lequel se levait en son honneur et le racontait encore vers 1848. On devine le prix de tels petits détails pour les amoureux du vieux Prague qui voient immédiatement tels recoins familiers de la Mala Strana hantés par l'ombre du gentil compositeur en perruque et habit de cour, comme ils le sont aussi par des silhouettes romantiques plus récentes ; car on n'y a pas oublié certain vagabondage de noctambules fortement gris qui s'appelaient Liszt et Berlioz. Des anecdotes relatives à la préparation de *Don Juan*, nous ne retenons que celle-ci. L'ouverture ne fut composée que quelques instants avant la première.

La veille — dit Stépanek — Mozart veilla tard dans la nuit avec ses amis. L'un dit : « Mozart, c'est demain *Don Juan* et tu n'as pas d'ouverture. » Lui se recueille, passe dans la pièce à côté ; à minuit il commence et à l'aube il avait fini. Les copistes eurent à leur tour fini à 7 heures du soir. On joua cela sans répétition. Ce fut bruyamment applaudi.

L'ovation montante de la représentation alla jusqu'aux cris de joie.

Le 10 avril 1785 Mozart passe un après-midi à Prague sur le chemin de Dresde. Quant à sa dernière visite, elle se rapporte à la représentation de l'opéra *Titus*, commandé par les Etats de Bohême pour le couronnement de Léopold II et joué sans aucun succès. Personne

ne fait plus attention à Mozart. Prague ne veut plus se souvenir de son enthousiasme d'autrefois. Le maître était très changé, même physiquement, et son impression de la ville paraît avoir été toute autre. La maladie, les intrigues de ses ennemis de Vienne, les ennuis matériels le minaient. Il quitta Prague vers la mi-septembre, très ému au moment des adieux. « Il paraît qu'il a amèrement pleuré. » La bonne grâce simplette de ce petit récit, érudit sans prétention est telle que la lecture achevée on a très bien vu Mozart à Prague. M^{lle} Emingerova appartient du reste à une famille artiste. Un de ses oncles faisait sa partie de violoncelle dans l'orchestre de la première de *Don Juan*, et aujourd'hui une autre de ces demoiselles Emingerova, Julie, est à la tête du mouvement féministe en Bohême, tandis que sa sœur Hélène, aquafortiste distinguée, est l'auteur d'un joli album pour enfants : *Priroda a deti*.

— Ce **Svatopluk Cech** (*Tchech*), dont le *Mercur*e a annoncé qu'on célébrait le 60^e anniversaire de naissance et qui est le plus grand poète national de la Bohême contemporaine, est né le 21 février 1846 à Ostrjedek. On lui doit trois vastes épopées : *Dagmar*, les *Adamites* (1873) et *Vatzlav de Michalovitz* (1886). Les deux premières mettent en scène deux moments inouïs de la vie slave ; la troisième a un dénouement romantique d'une grande beauté, et à laquelle le Prague baroque des jésuites offre un cadre admirable. Bohuslav de Michalovitz fut l'un des seigneurs de la vieille aristocratie terrienne décapités sur la place de l'hôtel de ville le 21 mai 1621. Son fils, élevé par les jésuites, est renseigné sur ses origines par un vieux serviteur de la famille. Il se fie à un condisciple qui le trahit. Emprisonné et étroitement séquestré, le jeune homme s'échappe et réussit à pénétrer sous la coupole de l'église du Sauveur, de façon à assister de cette position surplombante et vertigineuse au mariage de celle qu'il aime, la fille du général espagnol chargé de réduire la Bohême. D'exaltation en exaltation et du haut de son observatoire inexpugnable, Vatzlav adresse de véhémentes paroles à l'assistance terrifiée et finit par tomber sur le pavé de l'église enlacé au camarade qui essaie de le retenir. Les *Chants du matin*, les *Chants nouveaux* de Svatopluk Cech, bien qu'accueillis avec ferveur, sont loin d'avoir eu le retentissement des *Chants d'un esclave* (1755), dont il s'écoula plus de vingt éditions en quelques semaines, fait sans précédent dans les annales de la littérature tchèque.

Ils traduisent à la fois, — dit M. Ernest Denis, — la colère de la race qui languit sous l'oppression étrangère et celle du prolétaire que courbe la toute-puissance du capital. Ce qu'il y a de plus nouveau en lui, c'est l'arrière-goût de déception que laisse à ce vaillant patriote le pressentiment de la victoire prochaine.

Svatopluk Cech ne s'est en effet pas préoccupé rien que de la